N° 4.

DU TRAITEMENT

DE

L'INFLAMMATION EN GÉNÉRAL;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 12 janvier 1831, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR EDMOND-SEXTON-GUILLAUME COPPINGER, de Londres,

Ancien Élève des hôpitaux de Paris.

In omni phlogoseos concursu cum aliis vitiis quibuscumque, prima ratio habenda est inflammationis.

MAX. STOLL, *Monita et præcepta.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. DUBOIS, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	.....
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	.....
Histoire naturelle médicale	.....
Pharmacie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES, *Président.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	DUMÉRIL, *Examinateur.* ANDRAL, *Examinateur.*
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU, *Suppléant.*
Clinique médicale	LEROUX. FOUQUIER, *Examinateur.*, ... CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. DUBOIS. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Dubled.
Bayle, *Examinateur.*	Dubois.
Bérard.	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cloquet.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau.
Devergie, *Suppléant.*	Velpeau, *Examinateur.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

PARENTIBUS OPTIMIS,

HANC THESIM

AMORIS ET GRATI ANIMI

PIGNUS,

DICAT ET VOVET.

E.-S.-G. COPPINGER.

PARENTIBUS OPTIMIS

HANC THESIM

AMORIS ET GRATI ANIMI

PIGNUS

DICAT ET VOVET

DU TRAITEMENT

DE

L'INFLAMMATION EN GÉNÉRAL.

L'INFLAMMATION se présente si fréquemment dans l'exercice de la médecine, elle constitue une classe de maladies tellement nombreuses et importantes, que l'étude des différens traitemens qu'on lui oppose doit être un des points les plus essentiels de l'art de guérir, et réclamer d'une manière particulière l'attention du praticien.

Sans entrer dans des considérations étendues sur la doctrine de l'irritation et de l'inflammation, discussion qui me menerait fort loin et dont je ne pourrais peut-être pas me tirer avec avantage, puisque les maîtres mêmes de l'art ne sont pas d'accord entr'eux, je m'attacherai à envisager l'état inflammatoire, uniquement sous le rapport de quelques indications qu'il offre à la thérapeutique, ainsi que des moyens propres à le réprimer ou à en prévenir les funestes effets.

La variété de ces moyens est infinie, je ne peux donc pas prétendre de les rappeler tous pour les passer successivement en revue; je me contenterai d'examiner ceux qui ont spécialement attiré mon attention, ou d'ont j'ai pu apprécier moi-même l'efficacité.

ARTICLE PREMIER.

INDICATIONS.

La distinction des inflammations en *idiopathiques*, *sympathiques*, *spéciales* et *gangréneuses*, admise par M. le professeur *Richerand*, a l'avantage d'offrir des indications positives sur lesquelles doit être basé leur traitement; aussi l'inflammation d'un même organe loin d'exiger toujours la même médication peut présenter chacun de ces quatre caractères, et exiger dans ces différentes circonstances des remèdes tout à fait opposés.

Ainsi l'inflammation idiopathique se développant sous l'influence d'une cause dont l'action s'exerce dans le lieu même qu'occupe l'inflammation, c'est là qu'on devra diriger ses efforts pour en hâter la terminaison heureuse et facile ou pour l'arrêter dans son cours.

Dans les inflammations sympathiques, au contraire, l'action de la cause agissant dans un lieu éloigné de celui qu'occupe l'inflammation, c'est vers le lieu où siége la cause qu'on appliquera les remèdes.

Les inflammations spécifiques demandent un traitement capable d'agir sur la cause spéciale qui les a produites.

Les inflammations gangréneuses exigent l'emploi de moyens qui seraient nuisibles, et même absolument contraires dans les inflammations ordinaires.

D'autres indications importantes sont tirées de la considération des terminaisons de l'inflammation.

La terminaison de l'inflammation peut avoir lieu par résolution, par suppuration, par délitescence, par induration et par gangrène.

Celle par résolution, où les symptômes, après être parvenus à un certain degré, diminuent peu à peu et disparaissent entièrement

est ordinairement avantageuse, on ne doit donc, le plus souvent, rien négliger pour la procurer.

La suppuration termine beaucoup d'inflammations ; on doit chercher à la prévenir, lorsque par ce moyen on peut abréger le cours de la maladie, lorsque c'est un organe important qui est affecté, ou que celui-ci est renfermé dans une cavité d'où le pus étant épanché ne pourrait s'échapper et exerçerait sur l'organe une compression funeste.

La terminaison par délitescence ou disparition subite est le plus souvent accompagnée de métastase, et par conséquent fâcheuse; il faut donc, quand celle-ci est à craindre, prendre toutes les précautions pour la prévenir, ou s'occuper de la nouvelle maladie, si elle s'est déjà établie.

L'induration est à redouter quand l'inflammation occupe un organe glandulaire, et peut devenir le noyau d'un squirrhe ; il faut éviter d'y donner lieu par l'usage intempestif de certains remèdes.

La gangrène a lieu lorsque l'intensité de l'inflammation a été portée très-loin, que le sujet est vieux, affaibli, lorsque la réaction générale n'est pas proportionnée au mal ; l'indication est alors d'employer des moyens énergiques pour diminuer l'intensité de l'inflammation, en même temps qu'on soutient les forces du malade.

Les crises favorables qu'on a raison de soupçonner devoir survenir dans les inflammations doivent être facilitées par tous les moyens possibles, en évitant tout ce qui pourrait les entraver, comme les médications actives : les indications différeront selon qu'elles doivent avoir lieu par les sueurs, par les urines, par hémorrhagie, etc.

Dans les inflammations produites par la suppression d'une évacuation quelconque, d'une maladie habituelle, c'est vers le rétablissement de celle-ci que doivent être dirigés les moyens employés, comme les sangsues à l'anus pour une suppression d'hémorrhoïdes, un vésicatoire sur le lieu qu'occupait une dartre qui a disparu.

Les indications thérapeutiques sont encore modifiées par une foule de circonstances différentes, dont le praticien doit tenir compte;

telles sont : l'âge, le sexe, le tempérament, les forces, la profession, le régime du malade, ses maladies antécédentes, la nature des causes prédisposantes et excitantes, l'intensité de la maladie, les sympathies, etc.

En général, toute indication est d'autant plus essentielle à remplir, que l'inflammation occupe un organe plus important à la vie, et devient d'autant plus pressante, que les effets de l'inflammation seront plus terribles, si on ne les combat promptement.

ARTICLE II.

MOYENS THÉRAPEUTIQUES.

SECTION PREMIÈRE.

Moyens thérapeutiques proprement dits.

§ Ier. *Inflammation aiguë.*

L'inflammation consistant le plus souvent, selon la définition ordinaire des auteurs, dans l'exaltation des propriétés vitales, avec congestion sanguine, et celle-ci étant la principale cause de tous les accidens inhérens à l'état inflammatoire, le but du médecin doit être de diminuer d'abord l'irritation, ainsi que la quantité de sang, dans le point irrité, et d'empêcher que ce fluide ne continue d'y affluer et d'y causer de la douleur. De tous les moyens, les évacuations sanguines sont les plus propres à produire cet effet ; c'est pourquoi nous les plaçons en première ligne.

Les saignées générales, surtout à l'invasion, peuvent faire avorter les phlegmasies. On les emploie le plus souvent dans le premier septénaire ; leur effet est alors le plus avantageux : mais, s'il y a indication positive, on peut les faire à toutes les périodes. Elles ne sont

nuisibles que dans les cas de débilité, de constitution faible ou de malignité de la maladie. Elles produisent une détente générale, arrêtent la marche de l'inflammation et favorisent la guérison.

Il est impossible d'établir de règles invariables pour l'emploi des saignées. Le nombre et la quantité sont déterminés par l'intensité de l'inflammation, l'âge, le tempérament, les forces du sujet, et par tout ce qui est capable de modifier les indications.

Cependant on peut dire que la saignée générale est nécessaire, quand l'inflammation occupe un organe essentiel à la vie, et quand on doit craindre des changemens organiques qui en dérangeraient les fonctions ; et, dans ce cas, il vaut mieux prévenir le développement de la maladie que de l'attendre pour pratiquer la saignée.

L'existence du dérangement fébrile justifie la saignée générale ; mais son absence n'établit pas la nécessité de se contenter de la saignée locale.

On doit juger de la quantité de sang à retirer par les effets produits sur l'économie ; et si l'on ne peut faire impression sur la circulation qu'en tirant jusqu'à vingt, trente, ou même quarante onces, M. *Lawrence* conseille de ne pas craindre de le faire, et il appuie cette opinion sur le fait suivant :

Une jeune femme, d'une constitution nullement vigoureuse, se présenta à lui avec les symptômes d'une inflammation de poitrine ; il lui fit une saignée de trois livres (ou quarante-huit onces, poids anglais) ; elle ne tomba pas en défaillance. Ce seul traitement suffit pour procurer la guérison. Cependant je crois que M. *Lawrence* a poussé trop loin le précepte, et le fait unique qu'il cite ne suffit pas pour autoriser qu'on suive son exemple.

On pourra, il est vrai, affaiblir beaucoup le malade en tirant ainsi à la fois une grande quantité de sang ; mais c'est précisément l'objet qu'on se propose ; on cherche à modérer l'inflammation en affaiblissant momentanément, sans produire une faiblesse consécutive ; celle-ci serait occasionée d'une manière bien plus permanente par des sai-

gnées petites et nombreuses. Souvent une bonne et large saignée prévient la nécessité de la répéter.

La saignée abondante, loin de produire une débilité constitutionnelle consécutive, arrête l'inflammation, qui aurait été une véritable cause de cette débilité, ainsi que de celle de la partie affectée d'inflammation.

D'après les mêmes principes, on conseille, dans les inflammations des organes importans, de faire à la veine une large ouverture, afin d'obtenir une déplétion plus sûre et plus rapide ; et quelques praticiens, entre autres *Arétée*, *Huxham*, et dernièrement M. *Husson*, à l'Hôtel-Dieu, ont, pour la même raison, avancé le précepte de saigner aux deux bras à la fois dans les pneumonies intenses ; mais, dans ce cas, il faut s'arrêter lorsqu'on s'aperçoit que le poumon se dégorge, que le malade respire plus facilement ; ce qui n'est pas d'ailleurs difficile à constater, car souvent le malade rend compte lui-même du soulagement notable qu'il éprouve à mesure que le sang coule de la veine.

La saignée du pied, mise en usage dans les inflammations de la tête et du cou, offre l'avantage de ramener énergiquement le sang vers les parties inférieures, et d'opérer une révulsion subite et puissante.

On doit encore la préférer chez les femmes, lorsque la phlegmasie est la suite de l'aménorrhée ; mais souvent les obstacles qu'on éprouve à l'effectuer obligent de se contenter de la saignée du bras.

La saignée de la veine jugulaire est encore plus immédiatement efficace dans les inflammations de la tête ; elle dégorge plus directement les vaisseaux des parties supérieures ; mais on y a rarement recours dans la pratique, à cause des difficultés qu'elle présente, soit pour la faire, soit pour arrêter effectivement le cours du sang : elle n'est pas non plus sans danger, car *Bosquillon* rapporte deux exemples où elle a été suivie d'accidens nerveux et d'une issue funeste,

causés par la blessure des rameaux du plexus cervical superficiel (1).

La section de l'artère temporale est conseillée dans les inflammations aiguës du cerveau et des méninges, et dans celles du globe de l'œil ; mais le plus souvent ce moyen énergique, comme tous les autres, est insuffisant pour interrompre le cours de ces terribles affections.

Les saignées locales sont d'un grand secours dans le traitement de l'inflammation ; elles ont le double avantage de produire le dégorgement direct du système capillaire de la partie affectée, et de substituer une irritation superficielle à celle qui est profonde ; car elles occasionent toujours une irritation plus ou moins grande dans le lieu de leur application, et peuvent même augmenter la disposition fluxionnaire et les symptômes inflammatoires, si on les pratique trop près de l'organe malade.

Elles sont surtout utiles dans les inflammations des parties placées sous la peau, celle-ci n'étant pas affectée. Ainsi on place des sangsues au cou dans l'angine, derrière les oreilles dans l'inflammation du conduit auditif, au périnée dans celle de la vessie : cependant, dans les hémorrhoïdes, on peut les appliquer avec avantage sur les tumeurs mêmes, ce qui fait exception à la règle.

La saignée locale est indiquée après l'emploi de la saignée générale, quand l'inflammation a été arrêtée, et ses effets sympathiques écartés par la diminution de la masse totale du sang, ou dans les cas d'une moindre intensité, et chez les enfans qui ne peuvent supporter la perte d'une certaine quantité de sang.

Les ventouses scarifiées ont pour effet d'attirer puissamment le sang vers la surface sur laquelle on les applique, et de débarrasser, d'une manière prompte et certaine, les vaisseaux qui sont le siége d'un afflux considérable : le sang coule abondamment des petites in-

---

(1) Traduction du Traité de chirurgie de *B. Bell.*

cisions faites aux tégumens, et la partie se trouve efficacement dégorgée.

Par ce moyen, on peut obtenir plus de sang que par les sangsues ; la quantité en est déterminée, et son extraction plus rapide; et la douleur qu'on peut craindre d'occasioner ne doit point entrer en considération, car elle est presque inappréciable lorsque l'on emploie le scarificateur pour faire l'opération: celle-ci ne devient très-douloureuse que lorsqu'on fait de longues incisions au moyen de la lancette ou du bistouri, comme on le pratique ordinairement, et dont je ne vois d'autre raison que celle de la petite dépense qu'entraîneraient l'acquisition et l'entretien de l'instrument nécessaire (1).

Cependant la forme et la disposition de certaines parties du corps, et d'autres fois leur grande sensibilité, deviennent des obstacles à l'emploi des ventouses ; on est alors forcé de se contenter des sangsues.

On peut employer les ventouses, comme le dit *Celse* (2), toutes les fois que le mal n'a pas fait ressentir ses effets dans toute l'économie, qu'il est fixé dans une partie dont le dégorgement suffit pour en procurer la guérison.

Cette espèce de saignée locale est souverainement efficace dans certaines fluxions inflammatoires, telles que le rhumatisme; et je crois que, dans beaucoup de cas, on pourrait la substituer avec avantage aux sangsues, qui ne produisent l'effet désiré qu'après qu'on les a appliquées à plusieurs reprises.

Les sangsues sont d'un très-fréquent usage dans le traitement de l'inflammation. Nous avons déjà indiqué la plupart des cas où on les emploie : elles sont d'une grande efficacité, et forment le remède

---

(1) En Angleterre, certains chirurgiens se consacrent entièrement à cette opération, et l'exécutent avec une dextérité remarquable; aussi dans ce pays et en Allemagne ce moyen est-il bien plus usité qu'en France.

(2) *De medicinâ*, lib. 2, cap. 12.

principal dans certaines inflammations, telles que l'angine, la péritonite.

On doit éviter de les appliquer sur les tégumens enflammés, dans la crainte qu'elles ne soient plus nuisibles qu'utiles. Il faut avoir soin d'en employer un nombre assez considérable, car autrement la partie ne serait qu'imparfaitement dégorgée, et l'inflammation reprendrait avec une nouvelle intensité.

L'incision est un moyen puissant, dans les inflammations externes, de faire cesser les symptômes, en opérant l'évacuation du sang qui gorge les vaisseaux et le débridement des parties, siége d'une forte tension; elle fixe le mal, et prévient son extension ultérieure, dans le panaris, l'érysipèle phlegmoneux et les inflammations spéciales, comme la pustule maligne. Dans ces dernières, on emploie aussi les caustiques pour détruire le principe morbifique.

Les purgatifs sont souvent administrés par les Anglais dans le traitement de l'inflammation, comme méthode évacuante. Ils ont pour but d'abord de vider le canal digestif des matières qui l'obstruent, et de soulager le malade de leur poids incommode : pour cela, on donne le calomel uni à la coloquinte, le jalap ou la rhubarbe, et suivi d'une potion avec le séné, les sels neutres, la manne, l'huile de ricin, etc., et on les répète pour maintenir la sécrétion muqueuse intestinale, comme moyen de déplétion. La membrane muqueuse digestive, offrant une surface très-étendue, produit une sécrétion abondante, ce qui diminue notablement la quantité des fluides circulatoires, quelquefois d'une manière aussi sûre que les émissions sanguines. Il faut aussi considérer les purgatifs comme contr'irritans, produisant une excitation dans le système capillaire, et par suite une dérivation puissante.

Cette méthode, si fréquemment et si hardiment employée par les Anglais, doit être restreinte aux règles suivantes :

Les minoratifs et les drastiques ne conviennent pas au moment de l'invasion, ni pendant l'état aigu des inflammations; leur mode d'action sur la muqueuse digestive ajouterait un nouveau degré d'inten-

sité aux symptômes généraux d'irritation qui existent toujours à cette époque; les laxatifs seuls sont alors admissibles. Pour purger, il faut que les symptômes d'irritation soient calmés, que la maladie soit sur son déclin. C'est faute d'avoir respecté ces principes que l'on a souvent vu s'opérer les métastases les plus fâcheuses.

Sont autant de contr'indications à la purgation, le pouls élevé, la sécheresse de la langue, la soif, la diarrhée glaireuse ou sanguinolente, la suppression des urines, l'excitation nerveuse : les purgatifs, au contraire, sont indiqués, quand la langue est humide, couverte d'un enduit saburral, qu'il n'y a point de soif, point de douleur à l'épigastre ou à l'abdomen, lorsqu'il y a inappétence, dégoût pour les alimens, tension du ventre.

On a conseillé les purgatifs dans la péritonite; mais ils attirent une nouvelle dose de sensibilité dans l'intestin, et par suite dans le péritoine qui les recouvre; par conséquent, on doit les proscrire, mais on emploiera les laxatifs légers, tels que le petit-lait avec la crême de tartre, la manne, et surtout l'huile de ricin, quand l'intestin est chargé de matières, ou quand les évacuations n'ont pas lieu. Les lavemens huileux et laxatifs peuvent aussi remplir ces indications.

Les vomitifs sont employés dans les inflammations qui paraissent dépendre d'un état manifestement saburral des premières voies, ou lorsqu'elles sont accompagnées de cette complication : dans le premier cas, l'emploi de ces moyens suffit pour faire disparaître la maladie; dans le second, il rend le traitement plus simple et plus facile, en écartant la complication, qui est un obstacle à la guérison.

Le tartre stibié a été appliqué d'une manière spéciale, par les médecins italiens, au traitement de la pneumonie, cela constitue la méthode *rasorienne*. Le tartre émétique agit dans ce cas plutôt en provoquant les déjections alvines et les sueurs qu'en excitant le vomissement. Cette méthode, tour à tour vantée et combattue, a été suivie d'un succès marqué dans un nombre assez considérable de cas où nous avons eu occasion de la voir employer à l'hôpital de la

Charité, et je crois qu'elle peut être avantageusement mise en usage dans des circonstances où la méthode par les émissions sanguines n'est pas sans inconvéniens, comme chez les vieillards et les sujets affaiblis.

Les sudorifiques, dont les plus puissans sont les préparations antimoniales, sont utiles dans les inflammations pour combattre la chaleur, la sécheresse et l'âpreté de la peau; ils suffisent souvent pour procurer la guérison dans les affections peu intenses et dépendantes de la suppression de la transpiration.

Le calomel, suivant l'expression des Anglais, administré après qu'on a procuré la déplétion directe, hâte la guérison de l'inflammation, en empêchant les altérations de structure, qu'elle tend à produire. On le donne à la dose de deux à six grains, répétée tous les six ou huit heures; les effets avantageux en sont plus assurés, disent-ils, lorsque la bouche s'affecte. Ainsi, dans l'inflammation du larynx et de la trachée avec sécrétion albumineuse, le calomel arrête le dépôt de lymphe et produit sa résorption. Ce que l'on dit ici du calomel s'applique au mercure en général (1). Les applications locales dans les inflammations, quoique moins importantes que les moyens généraux, sont cependant d'un secours considérable, et quand même ce ne serait qu'à cause du sentiment agréable qu'elles produisent (car souvent la marche de l'inflammation n'est nullement influencée par les topiques), il faudrait, pour cette raison, les employer.

Les astringens ont pour effet de resserrer les tissus, produire la contraction du système vasculaire et empêcher ainsi l'abord des humeurs.

On ne peut établir de règle bien fixe pour nous diriger dans l'emploi des astringens ou des émolliens, quoique leur mode d'action soit tout à fait opposé. Cependant on est fondé à prescrire les astringens dans les inflammations externes, commençantes, superficielles,

---

(1) *Lawrence*, Leçons de clinique

et peu intenses, quand on a lieu d'espérer qu'ils pourront produire la contraction des vaisseaux capillaires et empêcher l'établissement de la fluxion, ou ramener la partie à son état naturel. Les émolliens ou débilitans, au contraire, sont employés lorsque l'inflammation tient à une cause interne, qu'elle est bien développée, et lorsqu'elle a son siége dans un organe situé profondément.

Les astringens sont dangereux dans les inflammations des organes glanduleux, comme les mamelles; ils peuvent déterminer la répercussion avec métastase ou l'induration, qui deviendra le noyau d'un squirrhe, ou d'autres fois la gangrène. La répercussion, comme moyen de guérison, est une arme difficile à manier, et exige de la part du praticien beaucoup de circonspection et de jugement; c'est pour cette raison, sans doute, qu'elle n'est pas plus fréquemment mise en usage.

Le froid est un astringent puissant; la chaleur augmentée de la partie affectée a naturellement conduit à son emploi; il arrête l'activité des mouvemens organiques, met obstacle à l'excitation vasculaire, et peut même la supprimer complètement si on prolonge son application.

On obtient la soustraction du calorique de deux manières, par l'abaissement de la température des topiques et par leur évaporation, quand ce sont des liquides; il faut donc avoir soin, quand on prescrit ces derniers, que rien ne mette obstacle à l'évaporation: pour faciliter cet effet, on fait entrer dans les lotions réfrigérentes l'éther, l'alcohol, l'acétate d'ammoniaque.

La glace est un réfrigérant actif; elle produit souvent des effets avantageux dans les dispositions fortes aux congestions cérébrales; mais quelquefois, après avoir eu de bons effets, elle occasione une douleur tellement forte, que les malades ne peuvent plus supporter sa présence; elle peut aussi, quand on la supprime, être suivie d'une réaction funeste.

Les émolliens sont d'un emploi bien plus général dans le traitement de l'inflammation; ces topiques introduisent dans la partie une

douce chaleur et une humidité qui tendent à diminuer la tension douloureuse, ce qui procure au malade un sentiment de bien-être et un soulagement considérable. Souvent ces applications ne se bornent pas à un effet local, mais amènent une sueur générale et une diminution notable des symptômes.

Les toniques sont en usage dans les inflammations qui attaquent les sujets débiles âgés, dans celles qui sont accompagnées de symptômes d'adynamie et dans celles qui sont essentiellement gangréneuses, quand les forces générales du sujet sont insuffisantes pour seconder convenablement la nature dans les efforts qu'elle fait pour surmonter le principe morbifique, résister à ses effets ou l'expulser de l'économie.

Les narcotiques sont en général nuisibles; on leur reproche d'activer la circulation et d'augmenter le mouvement fébrile dans les inflammations aiguës. Cependant ils deviennent d'une utilité manifeste dans celles de ces affections qui sont entretenues par une excitation très-grande de la sensibilité; ils ont aussi l'avantage de diminuer les douleurs violentes et de procurer au malade un sommeil qui éloigne ses inquiétudes et répare ses forces, lorsqu'aucun autre moyen ne peut faire cesser une insomnie fatigante; il faut donc en user avec précaution et réserve; leur abus pourrait causer la gangrène.

Les stimulans sont administrés :

1°. Comme résolutifs, pour dissiper les derniers restes de l'inflammation, lorsque l'irritation est apaisée et les symptômes inflammatoires presque entièrement dissipés.

2°. Comme maturatifs, lorsque la nature tarde à effectuer la suppuration, celle-ci paraissant cependant devoir être la terminaison de l'inflammation; ils raniment l'action vitale trop faible, et fixent la cause de la maladie dans la partie enflammée. Quand, malgré l'emploi des moyens convenables, la délitescence se fait, on irrite la partie par des cataplasmes maturatifs, des vésicatoires ou des cautères, en même temps qu'à l'intérieur on donne, suivant les forces, les toniques cordiaux; si cela ne réussit pas à rétablir le mal dans son siége

primitif, et si le malade ressent une douleur intérieurement, c'est un signe que l'inflammation est fixée; il faut alors s'occuper de combattre cette nouvelle maladie.

3°. Comme contr'irritans ou révulsifs.

Il est d'observation que lorsqu'une maladie existe déjà et qu'une nouvelle se développe, si toutefois celle-ci ne vient pas compliquer celle-là, la première éprouve une diminution notable, et quelquefois disparaît complètement. C'est pour imiter ce procédé de la nature qu'on a imaginé ce mode de traitement.

Lorsque les applications stimulantes sont placées près de l'organe malade, elles prennent le nom de *dérivatives;* placées loin de l'organe, on les appelle *révulsives.*

Tantôt elles produisent une simple excitation de la peau, comme les sinapismes; tantôt elles provoquent à sa surface une évacuation et une irritation plus profonde et prolongée, comme les vésicatoires.

Pour que l'irritation produite puisse déplacer une autre irritation préexistante, il faut qu'elle soit plus forte que celle-ci. L'inflammation aiguë qui occupe un organe important est trop considérable pour qu'elle puisse céder à l'emploi des vésicatoires; loin d'arrêter la maladie dans cet état de développement ils l'aggraveraient, en ajoutant une nouvelle dose d'irritation à celle qui existe déjà : il ne faut donc employer ces moyens qu'après avoir combattu l'inflammation par les évacuans et les autres moyens. Lorsque l'intensité des symptômes locaux et généraux est diminuée, la maladie est alors sur son déclin, et l'établissement d'une nouvelle maladie favorise sa terminaison.

Quand l'état inflammatoire a duré quelque temps, et qu'on soupçonne son passage à l'état chronique, on a recours aux vésicatoires; on conseille aussi de les employer, dans les cas de métastase, sur le lieu qu'occupait primitivement l'inflammation.

§ II. *Inflammation chronique.*

Si l'on a traité une inflammation aiguë selon les principes que nous venons de poser, on sera maître de la maladie dans la plupart des cas ; l'organe affecté sera rendu à son état naturel. Mais si l'on a négligé les moyens convenables, ou si, dans leur administration, on a manqué d'énergie, la maladie, au lieu de disparaître, prendra des caractères nouveaux, ou, en d'autres termes, passera à l'état chronique.

Dans d'autres circonstances, l'inflammation présente le caractère chronique dès le commencement, c'est à dire que les symptômes, dès le principe, sont moins prononcés que dans l'état aigu.

Le traitement doit reposer sur les mêmes bases, mais diffère par son activité, parce que c'est toujours le même procédé inflammatoire, quoiqu'à un degré différent.

Les symptômes locaux étant moins violens, ainsi que les effets sympathiques généraux, il sera moins souvent nécessaire d'avoir recours aux saignées; mais elles ne sont pas toujours à dédaigner. On a fréquemment vu résulter des effets avantageux de la saignée du bras après plusieurs semaines, ou même plusieurs mois de maladie chronique : cela est évident dans le cas d'une inflammation occupant un organe important chez un malade vigoureux et disposé à la pléthore. Les saignées locales peuvent encore ici être très-utiles et souvent nécessaires.

Les révulsifs sont employés d'une manière bien plus énergique que dans l'inflammation aiguë : ainsi l'on emploie les frictions avec le tartre stibié uni à l'axonge ; il produit une vive irritation de la peau, et une éruption pustuleuse qui ressemble à celle de la variole. C'est dans ces inflammations que l'on met en usage les cautères, sétons, moxas, pour substituer une irritation superficielle à celle qui est profonde et invétérée.

Il est essentiel, dans le traitement de l'inflammation chronique, de

veiller à ce que les fonctions des organes digestifs s'exécutent d'un manière régulière. Les Anglais attachent beaucoup d'importance à ce précepte; ils commencent par vider les intestins au moyen d'un purgatif, et ensuite ils continuent l'usage des remèdes propres à entretenir la liberté du ventre, sans produire la purgation. Les purgatifs, quoique arrivant au même but, agissent de différentes manières; et comme on n'a pas l'intention, dans les maladies chroniques comme dans les maladies aiguës, de produire une déplétion, mais seulement d'assurer l'exercice convenable des organes, on n'emploiera pas (excepté cependant dans les cas d'épanchement séreux), les sels neutres, qui provoquent des évacuations séreuses, mais plutôt des médicamens propres à stimuler le gros intestin et à le faire évacuer des matières qui le surchargent. L'aloès et la coloquinte paraissent produire cet effet spécial; on peut combiner avec eux le mercure, dont l'observation a fait connaître la propriété d'agir sur le foie et de ramener les sécrétions du canal alimentaire à leur type naturel, quand elles s'en éloignent.

L'aloès a l'avantage de produire l'effet désiré à des doses très-faibles, voilà pourquoi il est si souvent employé par les charlatans sous forme de pilules. On prescrit ces moyens de temps en temps, à des intervalles convenables, pour solliciter les évacuations. L'expérience a démontré l'avantage de combiner ensemble les purgatifs; cela s'explique d'ailleurs par les diverses manières dont ils agissent.

Chez les vieillards, on préfère les purgatifs chauds, tels que la décoction d'aloès composé, ou baume de vie; les teintures de rhubarbe, de séné, etc.

Dans les cas de surcharge suburrale et d'embarras gastrique, on n'hésitera pas à prescrire les vomitifs pour éloigner cette complication.

Une chose propre à faciliter les mouvemens de la nature dans les maladies chroniques, est de combattre les symptômes graves qui offrent des accidens étrangers et contraires à leur marche régulière.

La destruction de ces symptômes rend toutes les opérations naturelles plus libres, plus faciles et plus sûre. (1)

SECTION II.

Moyens généraux ou hygiéniques.

§. I. *Inflammation aiguë.*

Les soins généraux, dans ces maladies, ne doivent pas moins attirer l'attention du praticien que les moyens thérapeutiques proprement dits. Souvent, en effet, on voit résulter des accidens funestes de la négligence de ces soins, tandis qu'au contraire il suffit dans beaucoup de cas qu'on les observe, sans avoir recours aux agens thérapeutiques, pour procurer le rétablissement de la santé.

L'exposition de ces moyens étant spécialement du ressort de la science de l'hygiène, je n'en parlerai que d'une manière fort concise.

A. *Circumfusa.* Sous ce titre on doit considérer spécialement les influences atmosphériques. Le malade occupera une chambre assez spacieuse pour que les qualités de l'air ne soit pas trop facilement altérées, et, dans le même but, il faudra le renouveler de temps en temps lorsque sa circulation n'est pas libre. La température sera égale et modérée; une chaleur trop forte incommoderait le malade et épuiserait ses forces. La lumière vive est un stimulant du système nerveux, et ne peut jamais être avantageuse dans les inflammations; elle est, au contraire, très-nuisible dans les affections aiguës de la tête, l'ophthalmie, etc.

B. *Applicata.* Le linge du malade sera renouvelé toutes les fois que

---

(1) *Ch. L. Dumas*, Malad. chron.

le nécessiteront les sueurs abondantes, en prenant en même temps toutes les précautions pour le garantir de l'impression du froid; on aura ainsi soin de ménager à la nature ses ressources pour opérer des crises qui ont si souvent lieu par la peau. Le lit sera fait de manière à soulager autant que possible le malade, et à faciliter le retour des fluides dans les parties affectées d'inflammation.

C. *Ingesta.* Quand l'inflammation occupe un organe important, on interdit au malade toute espèce d'alimens s'il est fort; s'il est faible, on pourra permettre quelques bouillons de viandes légères. Dans les inflammations ni étendues, ni graves, on permettra quelques potages et même des alimens plus nourissans, suivant le degré de la maladie. Tant que la maladie est dans toute sa vigueur, elle exige le régime le plus sèvère. (1)

Dans les inflammations avec fièvre, point de vin, à moins qu'il y ait tendance à la gangrène, ou que le malade s'y soit tellement habitué qu'on ne pourrait sans danger l'en priver complètement. On prescrira des tisanes adoucissantes, acidules en été; celles-ci pourraient en hiver irriter les organes pulmonaires. Beaucoup de véhicule remédie à la déperdition séreuse du sang, mais on ne doit pas en surcharger l'estomac. Les boissons seront plus ou moins chargées de principes nutritifs, selon les périodes de la maladie.

D. *Excreta.* Favoriser les évacuations, mais ne jamais user des purgatifs pendant l'intensité des symptômes, de peur de déranger l'ordre de la nature et de causer une métastase funeste. Baglivi dit : « *in pleuritide et puerperis, tanquam pestis, fugienda sunt purgantia.* »

E. *Acta.* Le mouvement doit être évité autant que possible; il est

---

(1) *Hippocratis aphorismi.*

extrêmement nuisible dans les inflammations des membres et surtout des articulations. Le repos et la tranquillité favoriseront le sommeil.

F. *Percepta.* Le calme des sensations est une chose indispensable, car tout ce qui lui est contraire active la circulation et contribue à augmenter l'état inflammatoire. On éloignera du malade tout ce qui peut lui être désagréable; on soignera son moral : les chagrins et les inquiétudes tendent à jeter dans un état adynamique, et à priver la nature d'une partie des ressources dont elle a besoin pour opérer la guérison.

§ II. *Inflammation chronique.*

Les soins généraux dans les inflammations chroniques consistent principalement dans :

Le changement d'air et d'habitation, surtout si le lieu qu'occupe le malade est de nature à entretenir la maladie;

L'entretien des fonctions de la peau par des vêtemens mauvais conducteurs du calorique; les frictions, qui produisent une dérivation douce vers la peau ; les bains tièdes;

Un régime doux : ceci est d'une importance très-grande, et constitue même souvent la partie essentielle du traitement, comme pour la gastrite chronique;

L'exercice modéré, actif et passif; la distraction.

Souvent ces remèdes généraux sont les seuls que doit conseiller le médecin, et, s'ils sont suivis avec persévérance, guérissent ces sortes de maladie bien plus efficacement que toutes les drogues les plus rares et les plus recherchées. *Quamplurimis morbis remediorum usus obest potiùs quàm prodest; prodest contrà motus et in rusticano aere*

exercitatio. Constans est doctissimorum medicorum observatio, nonnullos morbos pertinaces et chronicos, præsertim à longo mœrore, et animi pathematis productos, nullis aliis remediis celeriùs obtemperare quàm equitationi in aere rusticano (1).

---

(1) Baglivi, *Opera*, lib. 1, cap. 13.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ubi peracutus est morbus, statìm extremos habet labores, et extremè tenuissimo victu uti necesse est, ubi verò non, sed pleniorem victum exhibere licet, tantùm à tenui recedendum, quantùm morbus remissior extremis fuerit.

II.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est.

III.

Quibus statìm vigor adest, statìm tenuiter alendi. Quibus verò in posterum vigor, his ad illum, et paulo ante illud tempus, subtrahendum. Anteà verò uberius alendum ut sufficiat æger.

IV.

Concocta purgare et movere oportet, non cruda; neque in principiis, nisi turgeant; plurima verò non turgent.

V.

In acutis affectionibus rarò, et per initia, purgantibus utendum, idque diligenti priùs adhibitâ cautione faciendum.

MAXIM. STOLL, MONITA ET PRÆCEPTA.

I.

Indicatione incertâ, maneas in generalibus.
Nunquam aliquid magni facias, ex merâ hypothesi aut opinione.

II.

Hâc methodo plurimum fit boni, magni momenti est non nocere; neque admittere ut adstantes ægrò noceant, aut æger sibi. Subinde solum licet hâc negativâ medicatione uti.

III.

Cautus sis in emeticis et purgantibus properandis, iterandis, ne signa saburræ fallacia habeas pro veris.

IV.

Continuato usu emeticorum, purgantium sordes, mucus, inappetentia sæpè augentur ab humorum salivalium œsophagei, gastrici, enterici, biliosi, auctâ secretione ob stimulum organis harum secretionum.

V.

Si dubites de evacutione instituendâ, notandum, eam plerumque plus nocere præter rem factam, quàm omissam ubi fuerat indicata.

VI.

Si tamen dubites de evacuatione instituendâ, evacuationes fiant exploratoriæ per enemata, eccoprotica, exiguas phlebotomias, etc. Indè enim indicationum certitudo eruitur non rarò.